

LA JEUNE FILLE ET L'ÉTOILE

SONNET

Salut, étoile du matin !
Cette nuit j'ai fait un beau rêve.
Peux-tu, dans son château lointain,
Voir mon bien-aimé qui se lève ?

Selle-t-il son coursier hautain,
Qui piaffe et hennit sur la grève ?
Fait-il préparer le festin,
Pour que la noce enfin s'achève ?

—Blanche vierge, ma jeune sœur,
Je l'ai vu, le hardi chasseur,
Sur son manoir je suis passée.

Il chevauche par la forêt,
Et le festin de noce est prêt !...
Mais tu n'es pas la fiancée !...

PROSPER BLANCHERMAIN

SCÈNES DE LA VIE D'ÉTUDIANT

LES FRAIS D'UN SUICIDE

(Suite et fin)

VII

DENDANT longtemps il continua cette diatribe, accompagnée des gestes les plus pathétiques, et je cherchais dans mon cerveau quelque argument pour le consoler, quand une exclamation terrible de ma part coupa court à ses lamentations :

—Sapristi ! m'écriai-je, et mon cocher que j'ai oublié en bas !

—Quoi ! fit Duguignon sévèrement, depuis quand te permets-tu de prendre des voitures ; as-tu assassiné un banquier ?

—Mais c'est de ta faute ! je voulais brûler l'espace pour t'arracher plus vite au trépas, et mon dévouement pour ta carcasse me fit oublier que je ne possédais pas un rouge liard ; me voilà bien loti, maintenant !

L'horrible réalité nous apparaissait dans toute sa noirceur : une heure de voiture m'attendait au seuil de la porte, et nos capitaux réunis ne formaient pas la modeste somme de cinq centins.

—C'est la hideuse banqueroute, observa Duguignon, mon pauvre vieux comment vas-tu te tirer de là ?

Je n'étais nullement d'humeur à plaisanter ; l'on se trouvait à la fin du mois, je ne voyais aucun moyen de me procurer avant le soir l'écu nécessaire pour solder le cocher, et l'on sait que ces messieurs sont peu tendres pour un client insolvable.

—Voyons, dis-je désespéré, il faut aviser au plus vite, chaque minute de retard augmente le montant de la dette ; n'as-tu rien à mettre au clou ?

—Hélas, non ! Ma fortune se compose actuellement de ce vieux crâne d'un Métis du Nord-Ouest, et ces objets n'ont pas cours chez les prêteurs sur gage. J'ai déjà essayé de le passer une fois.

Nous nous plongeâmes chacun la tête dans les deux mains—symbole de la réflexion profonde—mais ce moyen si précieux dans les situations difficiles au théâtre, n'amena dans la nôtre aucun changement notable.

—Comment faire ! comment faire ! murmurai-je avec angoisse, tandis que mon ami arpentaient la chambre en disant :

—Sapristi ! sapristi !..... cette idée aussi de prendre des voitures !.....

A ceux qui pourraient s'étonner d'un si grand embarras pour cinquante centins, je répondrai que nous étions étudiants, jeunes et étourdis, et que notre crédit était au moins aussi usé que les coudes de nos manches.

—Le cocher n'a pas l'air commode, ajoutait Duguignon en mettant le nez à la fenêtre, et l'on dirait qu'il commence à s'impatienter. Oh ! je m'y connais ; c'est un homme à te mener droit à la station de police.

Quelle agréable perspective !

Mais la Providence veillait sur nous, et comme pour le radeau de la *Méduse*, alors que tout semblait perdu, une voile ou plutôt une idée surgit dans le cerveau de mon camarade, qui s'écria triomphalement :

—Sauvé !

—Est-il possible ?

—Oui, sois tranquille, cette excellente madame Chiard va nous tirer d'embarras.

—Madame Chiard ! Y penses-tu !

—Je suis certain de mon coup ; je vais lui faire, par exemple, ce que l'on est convenu d'appeler un emprunt forcé.

—Autant vaudrait essayer de tirer de l'argent d'une borne.

—Ne dis rien, et laisse-moi agir.

Je m'assis, curieux de voir s'opérer pour la première fois devant moi un miracle.

VIII

—Madame Chiard ! madame Chiard ! cria Duguignon du haut de l'escalier.

On entendit un pas lourd en même temps qu'une voix demandait sèchement :

—Qu'est-ce que vous voulez encore, là-haut ?

—Arrivez ! arrivez ! madame, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

La figure de madame Chiard s'épanouit à ces paroles de bon augure, et c'est presque souriante qu'elle apparut dans la chambrette de l'étudiant.

—Madame Chiard, j'ai reconnu mes torts, je comprends que vous ne pouvez pas vivre de l'air du temps et de l'eau de la corporation, et bien que je ne sois pas très riche pour le moment, j'ai résolu de vous donner un petit à-compte d'un écu. On fait ce que l'on peut !

—Je suis heureuse de vous voir revenu à de meilleurs sentiments, M. Duguignon ; nous finirons peut-être par pouvoir nous entendre.

—Je n'en doute pas, chère madame, c'est le rêve de mon existence. Avez-vous deux écus à me remettre contre une piastre que mon ami que voici va me prêter ?

Malgré moi je fis un bond, mais Duguignon, d'un geste, m'imposa silence, tandis que madame Chiard, plongeant les mains au fond de ses poches, en retirait les deux écus qu'elle remit à son terrible pensionnaire.

—Sont-ils bons, au moins ? demanda Duguignon avec méfiance ; il en circule beaucoup de faux dans la ville depuis quelque temps ! Il faut y faire attention, madame Chiard, le monde est si filou !

Et, s'approchant de la fenêtre comme pour se mettre plus près de la lumière, il examinait méticuleusement les pièces, les soupesant et les faisant sonner pour s'assurer de leur bon aloi.

Soyez tranquille, répondait la maîtresse de pension en riant, je vous souhaite d'en avoir de pareils plein un gros sac.

Mais elle fut interrompue par un cri déchirant de l'étudiant ; penché sur la fenêtre ouverte, il venait, disait-il, de laisser échapper une des pièces dans la rue ! Plus rapide que l'éclair, il descendait l'escalier en poussant des exclamations de désespoir qui auraient attendri des rochers.

Madame Chiard, désolée, le suivit, mais d'un pas moins rapide ; et quand elle arriva sur le seuil de la porte, la voiture n'était déjà plus là. Seul, Duguignon inspectait fiévreusement le trottoir, draguait le ruisseau avec ses doigts, fouillait du regard tous les coins et recoins de la rue. Pendant une heure madame Chiard l'aida naïvement dans ses recherches. On fit venir la servante, le mari et plusieurs pensionnaires ; des voisins même prêtèrent leur concours, et il y eut bientôt un rassemblement tel, que les passants croyaient à un accident, et qu'un citoyen donna l'alarme pour le feu. Peines perdues ! l'écu était introuvable.

Et, pendant ce temps, je m'esquivai furtivement.

IX

Quand il fut bien reconnu que toute recherche était inutile, madame Chiard réclama sa piastre à Duguignon.

—Je vous ai dit que je vous remettrais un écu en à-compte, le voici, répondit majestueusement l'étudiant en lui présentant la seconde pièce qui lui restait. Nous sommes quittes !

—Mais... ma piastre ? répliqua la maîtresse de pension interloquée.

—Décidément, madame Chiard, vous ne comprenez rien aux règles les plus élémentaires de l'arithmétique. Raisonnez un peu la question, et vous verrez que vous êtes dans l'erreur.

Et sur ces mots, tournant les talons, Duguignon

disparut au coin de la rue, laissant madame Chiard complètement abasourdie.

X

Le soir même, madame Chiard rentrait en possession de son écu, sur l'aveu de Duguignon, qui reconnaissait décidément avoir fait un faux raisonnement.

Et comme je demandais à mon ami s'il avait toujours des velléités de suicide ?

—Oh ! non, répondit-il, cela coûte trop cher ! quand on pense qu'avec cet écu nous aurions eu du tabac pour tout le mois !

MAURICE O'REILLY.

DEUX MARIAGES PRINCIRS

(Voir gravures)

LE prince Antoine-Louis-Philippe-Marie, est le fils du duc de Montpensier et le petit-fils de Louis-Philippe. Par sa mère, le prince Antoine, né à Séville, le 23 février 1866, est infant d'Espagne.

Il va épouser, à Madrid, l'infante Marie-Eulalie-Françoise d'Assise, née à Madrid, le 12 février 1864, sœur du roi Alphonse XII, mort l'année dernière, et par conséquent fille de l'ex-reine d'Espagne, Isabelle.

D'autre part, le prince de D. Carlos, duc de Bragança, est le fils aîné du roi Louis I^{er}, de Portugal, et de la reine dona Maria Pia, fille du feu roi d'Italie, Victor-Emmanuel, et de la reine Adélaïde, archiduchesse d'Autriche.

Il a donc un an de plus que la princesse Amélie, sa fiancée, fille aînée du comte de Paris, née le 28 septembre 1866.

Grand, blond, le visage souriant, les yeux bleus, le duc de Bragança est un cavalier accompli. Son éducation a donné les résultats les plus brillants. Il a été initié de bonne heure à toutes les connaissances utiles, et particulièrement les questions militaires ; il tient de son père un goût très prononcé pour les lettres et les arts.

De la princesse Amélie, on peut dire que toutes les grâces de l'esprit, de l'intelligence et du cœur s'unissent au charme incomparable de sa personne. Le Portugal aura lieu de s'enorgueillir de la jeune duchesse de Bragança, appelée à devenir sa reine, et nous ne doutons pas qu'il ne l'accueille avec des transports d'allégresse.

Ce mariage princier a été célébré lundi dernier, au palais d'Ajuda, situé sur la rive droite du Tage.

LE CAMPHRE

QU'EST-CE que le camphre et d'où vient-il ? C'est le jus durci d'un arbre, qui était connu comme camphre par les Perses, les Hindous et les Grecs. L'arbre du camphre appartient

à la famille des lauriers. Le camphre de commerce est manufacturé de la manière suivante au Japon : Après que l'arbre est couché par terre, il est coupé en copeaux, qu'on dépose dans une cuve ou dans un grand pot en fer rempli d'eau et placé au-dessus d'un feu lent. A travers des trous pratiques dans le fond de la cuve la vapeur s'élève lentement, et faisant chauffer les copeaux produit l'huile et le camphre. La cuve où sont déposés les copeaux a un couvert juste. De ce couvert un tuyau de bambou conduit à une succession d'autres tubes reliés ensemble avec du bambou, et le dernier de ces tubes est divisé en deux compartiments, l'un au-dessus de l'autre, le plancher de division étant percé de petits trous pour permettre à l'eau et à l'huile de passer dans le compartiment inférieur. Le compartiment supérieur, garni d'une couche de paille, attrappe et retient le camphre cristallisé à mesure qu'il passe dans le système de refroidissement. Le camphre est ensuite séparé de la paille, mis dans des cuves en bois et est prêt pour le commerce. Les naturels du pays se servent de l'huile pour l'éclairage et autres choses.

Il y a deux hommes à Chicago qui paient \$10,000 chacun par année pour leurs bancs à l'église.